

jeunesse défilait devant lui aux cris de *vive l'empereur* ! Napoléon la salue et dit en se frottant les mains :

— Si mes petits Parisiens ne se démentent pas, à trois heures la bataille sera gagnée. Ney a eu raison de me les demander ; il me faut aller les voir.

Et il part au grand galop pour rejoindre le corps d'armée du maréchal, en se portant du côté où la canonnade lui semble plus vive. De son propre aveu, *il avait été pris en flagrant délit*, attaqué sur son flanc ; pendant qu'on exécutait un mouvement qui devait tourner l'ennemi, celui-ci avait marché depuis Dresde, sous une inspiration prussienne, pour reprendre, à Iéna même, la revanche d'Auerstaedt ; mais quand les coalisés entendirent le canon de Lauriston à Lindeneau, ils crurent qu'ils allaient prendre à revers une partie de l'armée française engagée sous Leipzig, et que le reste ne pourrait leur échapper.

Cependant le grand effort de l'artillerie et de l'infanterie ennemie portait sur le centre. Des cinq divisions de Ney, quatre étaient déjà fortement entamées : le combat devenait terrible ; Kaya surtout était le théâtre de la mêlée la plus sanglante.

Le carnage durait depuis trois quarts d'heure ; l'ennemi était parvenu à enlever les quatre villages et se disposait à déboucher sur Lutzen, lorsque tout à coup, au milieu d'un nuage de poussière et de fumée, parut Napoléon !... La garde était derrière lui. Sa présence pouvait seule arrêter l'élan des Prussiens ; elle produisit sur nos troupes l'effet accoutumé.

— Conscrits ! s'écria Napoléon d'une voix retentissante, votre empereur est avec vous ! il attend tout de votre courage !

A ces mots, l'enthousiasme reparait sur les figures ensanglantées de ces braves jeunes gens. Ils ne veulent pas faiblir sous les coups meurtriers qui les dispersent ; ils retournent dans les champs de Kaya, se rallient en se pelotonnant, et, sans cesser de crier *vive l'empereur* ! reforment leurs rangs, épaississent leurs colonnes d'attaque et recommencent le combat avec plus de fureur que jamais. Au milieu du désordre, Napoléon rallia lui-même un bataillon de conscrits. Tandis que cette petite troupe s'avance l'arme au bras, il reconnaît, dans les rangs, un chef de bataillon qu'il avait suspendu de son emploi quelques jours auparavant pour une faute de discipline. Il fait arrêter le bataillon, court à cet officier et lui rend son commandement. Des vivats et des cris de joie éclatent aussitôt dans le bataillon, qui forme au même instant la tête d'une colonne d'attaque aux acclamations des vieux grenadiers témoins de cette scène. En passant devant eux au pas de charge, ces soldats, électrisés par leur présence, crièrent :

— Vive la vieille garde !

— Vive l'empereur ! conscrits !... reprirent en masse les vieilles moustaches.

Et quand ces jeunes gens furent près d'eux, quelques grenadiers leur dirent en faisant de gros yeux :

— Allons, les Parisiens ! allez *chauffer* les Prussiens un peu ferme ; nous sommes là, nous autres ; après vous s'il en reste.

Ceux-ci s'élancèrent ; le bruit le plus épouvantable de mousqueterie se fit entendre : bientôt aux cris des combattants succéda un silence de mort. C'était principalement sur Kaya que les grands efforts étaient dirigés ; ce village allait devenir le théâtre d'un gigantesque combat. Toutefois, le maréchal Ney continue de faire face à tout : son chef d'état-major, le général Gouré, est tué près de lui ; le général Girard, déjà blessé de deux coups de feu, tombe atteint par une troisième balle ; on veut le porter à l'ambulance :

— Non ! dit-il en cherchant à se relever, je veux rester sur le champ de bataille, puisque le moment est arrivé, pour tout Français qui a du cœur, de vaincre ou de mourir ; laissez-moi !

Les généraux Cheminau et Guillot sont amputés ; le gé-

ral Gruner tombe mort ; les officiers d'ordonnance Prétet et Béranger sont blessés en portant des ordres ; mais Souham, Ricard et Marchand restent debout au milieu du feu. Pendant quatre heures on se battit avec une animosité toujours croissante. Gross-Gorschen, Klein-Gorschen et Rahna furent pris et repris sans qu'aucun des deux partis voulût céder du terrain. Les conscrits de France et les jeunes gens de Prusse, la fleur des universités du Nord, les enfants des meilleures familles de Paris, étaient là pêle-mêle, luttant corps à corps dans les décombres fumants de ces malheureux villages. Des deux côtés on faisait ses premières armes ; des deux côtés une brillante jeunesse avait répondu à l'appel de son souverain.

Quant à Napoléon, il était toujours resté devant Kaya, à demi-portée du canon de l'ennemi. Dans cette dangereuse position, les batteries prussiennes, établies près de Gorschen et de Rahna, tiraient à chaque instant sur la garde rangée en bataille à peu de distance derrière l'empereur ; les boulets ronflaient au-dessus de sa tête, les balles et la mitraille sifflaient à ses oreilles. Nous ne craignons pas de dire que dans aucune bataille Napoléon ne parut plus visiblement protégé par sa destinée ; car tout le temps qu'il demeura près de Kaya et en avant de Lutzen, il s'exposa au feu de l'ennemi plus peut-être que dans aucun des nombreux combats auxquels il avait assisté jusqu'alors. Cependant, une balle ayant emporté, en passant, quelques-unes des torsades d'or qui ornaient le dessus des fontes de sa selle de velours cramoisi, il fit un mouvement involontaire ; mais son cheval, qui peut-être avait mieux que lui l'instinct du danger, baissa les oreilles, enfla convulsivement les nascaux, et indiqua assez, par le tremblement continu de ses membres, qu'il ne voulait plus rester à cette place.

Napoléon, tenant la bride courte, se pencha sur l'arçon de la selle, et, allongeant la main jusque sur le cou de l'animal, le flatta doucement comme pour le rassurer ; puis, reprenant son aplomb, il redevint impassible et continua de braquer sa lunette sur les mouvements qui s'exécutaient devant lui. Les guides de l'escorte se tenaient en arrière de l'état-major et un peu à l'écart. Ils avaient remarqué l'effet de la balle, le geste de l'empereur ne leur avait point échappé. L'un d'eux, vieux soldat, qui datait de la création des guides et dont la bravoure allait jusqu'à la témérité, dit alors à demi-voix à un de ses camarades nouvellement admis dans les chasseurs de la garde :

— Moustachon, as-tu vu le Petit-Corporal ? ce n'est pas lui qui a peur ; c'est le *poulet d'Inde*.

— C'est ma foi vrai ! répondit avec admiration le jeune chasseur. Il est toujours solide au poste et tranquille comme Baptiste : les lanciers du deuxième me l'avaient bien dit.

— Quelle bêtise ! dit une autre vieille moustache, en se mêlant à voix basse à la conversation ; je le crois bien qu'il doit être solide et tranquille, puisque les balles viennent tout exprès s'aplatir sur son habit ; et c'est si vrai que, le soir de la Moskova, son *brosseur*, M. Constant, a trouvé dans la poche de sa veste deux chevrotines qui étaient comme des poires tapées.

— Chasseur de la garde, mon collègue, reprit le vieux guide en se donnant un air d'importance, vous répétez là une *incohérence*. Encore si vous disiez que c'est *dessus* son grand cordon de la Légion d'honneur, qui est sous son habit, qu'elles se *raplâtissent*, à la bonne heure ! ça arrive parce que je l'ai vu ; mais ce n'est pas là le motif : tiens, Moustachon, regarde là-haut !... Vois-tu ?

Et d'un mouvement de tête le guide indiquait le ciel.

— Eh bien ! continua-t-il, c'est à cause de son étoile, qui a une queue que nous ne pouvons pas voir parce qu'il y a trop de fumée ; et quand cette étoile n'aura plus de queue, alors, *rrrrouf* ! le premier boulet d'enfant qui viendra sera pour le Petit-Corporal. C'est un appelé le grand Gustave-Adolphe, monarque des environs, qui est mort et enterré dans une pier-